

Contribution à l'atelier
Se réappropriier les savoirs

au colloque
Défaire le développement, refaire le monde

organisé en février 2002 à l'UNESCO par l'association
La ligne d'horizon

Introduction

Nous voici donc réunis dans ce palais, nous autres occidentaux, nos cartes de crédit et de sécurité sociale en poche, nos points de retraite acquis, pour dire au Tiers-Monde : il faut défaire le développement et refaire le monde ! Pardi ! Les enfants disent : « C'est celui qui dit qui fait ».

Aussi vais-je tenter d'apporter ma modeste contribution à notre crédibilité incertaine.

Les sociétés se forment, se déforment et se transforment selon des utopies, pas sur des analyses. Les images ont un pouvoir de séduction que n'ont pas les théories.

Il y a actuellement quatre utopies sur le marché :

– Au hit-parade, *l'américain way of life* qui fonctionne bien depuis longtemps avec le bonheur que l'on sait. Mais ses jours sont comptés, pour des raisons techniques, pas sur le fond hélas.

– Vient ensuite *le capitalisme à visage humain* qui s'élabore à Millau et Porto Alegre. Théorisé depuis longtemps, il monte très fort depuis qu'il est devenu utopie. Imaginez toutes les grandes surfaces autogérées par leurs caissières et ne vendant que des produits du terroir, deux fois plus chers il est vrai, mais tellement bons. Ou le remplacement de l'euro par des grains de sel. La face de la planète en serait fondamentalement bouleversée, n'est-ce pas ?

– Vient ensuite *l'économie distributive* de Jacques Duboin, utopie collectiviste très cohérente, sur le marché depuis 70 ans, mais qui a du mal à se faire entendre.

– Vient enfin *l'utopie du philosophe inuit Aper Sonn*, complètement confidentielle, et dont je vais vous parler, histoire d'enrichir le marché des rêves qui guident nos pas dans la vie.

Aussi parce que la communauté de Jansiac, que je suis sensé représenter ici, explore cette utopie depuis 1974.

L'utopie du philosophe inuit Aper Sonn

Le monde idéal selon Sonn est un réseau de *lieux* sans propriétaire. Chaque *lieu* est équipé des moyens de production des besoins élémentaires de la vie quotidienne (nourriture, vêtements, énergie, construction, mobilier...), ainsi que des moyens de communication, d'expression et d'accès à la culture. Par ailleurs, chaque *lieu* se donne des moyens d'assurer une ou plusieurs productions spécialisées, destinées à être distribuées aux autres *lieux* d'une même vallée ou d'une même région (poterie, imprimerie, filature, entretien des chemins, recherche, hôpital, aéroport...). Ces *lieux* sont gérés par ceux qui y séjournent (10-20 personnes), organisés en association paysanne. Ils décident à l'unanimité exprimée (et non au consensus).

Toute la production est donc décentralisée, il n'y a pas d'usines mais que des ateliers et des laboratoires. Les personnes ne possèdent rien, mais sont assurées de pouvoir survivre, communiquer, s'exprimer et se cultiver, où qu'elles aillent. La propriété n'est ni privée ni collective, elle est absente. De même l'argent est inutile car il n'y a pas d'échanges.

Cette utopie n'est donc ni individualiste ni collectiviste. Elle est fondamentalement écologique, car elle n'est pas fondée sur la personne mais sur le *lieu* en tant que milieu, c'est-à-dire sur l'autre terme du rapport au monde, qui devient l'élément de sécurité, de stabilité, anhistorique, laissant le champ libre au développement des histoires personnelles.

Une autre caractéristique intéressante de cette utopie est qu'elle ne nécessite ni révolution ni concertation entre un grand nombre de personnes pour se réaliser, car elle permet une phase intermédiaire très simple : la surproduction spécialisée prévue dans chaque *lieu* et destinée aux autres *lieux* du réseau peut, dans un premier temps, être vendue pour subvenir aux frais de fonctionnement relativement faibles de chaque *lieu*. Des *lieux* viables peuvent donc être créés immédiatement sur l'initiative de petits groupes. Un autre monde peut naître peu à peu dans la société actuelle sous forme d'îlots, jusqu'à ce que les îlots soient contigus.

Ainsi se développe une économie domestique qui remplace peu à peu l'économie mondiale, qui se trouve plutôt abandonnée que combattue.

Cette utopie n'est pas plus surréaliste que l'utopie libérale : sachant que la majorité des humains rêvent du mode de vie américain, que les Etats-Unis représentent 5 % de la population mondiale, polluent comme quatre et consomment près de la moitié des ressources de la planète, et que donc le modèle n'est pas généralisable, que va-t-il se passer? Le recours à l'utopie de Sonn sera peut-être nécessaire.

Depuis 1974, la communauté de Jansiac étudie et expérimente les conditions psychologiques, sociologiques, politiques, économiques, juridiques, et technologiques qu'il faudrait réunir pour que cette élucubration ne soit pas impossible.

La méthode d'expérimentation

Pour expérimenter l'utopie de Sonn, il nous fallait un terrain. Nous avons donc acheté pour le prix d'un 3 pièces à Paris un domaine de 320 ha (2 fois la principauté de Monaco) à 1100 m d'altitude, isolé géographiquement et visuellement, abandonné aux moutons depuis 40 ans. Nous nous sommes installés là, les mains vides, en 1974, en effectuant une espèce de table rase à la manière de Descartes, mais concrète. Nous ne voulions pas importer des besoins préconçus, des faux problèmes, des réponses antérieures à des questions nouvelles. Nous voulions voir apparaître les questions en situation, et inventer des réponses spécifiques, autant que possible avec les moyens du site.

Nous pensions au début qu'il fallait s'approprier le savoir scientifique existant, et oublier le savoir technique, pour inventer des solutions adaptées aux conditions inhabituelles dans lesquelles nous nous trouvions, mais nous avons constaté que même en physique il y a des idées reçues et des anthropocentrismes. Deux exemples :

1. Les motoristes croient qu'un moteur thermique est condamné à un mauvais rendement à cause du principe de Carnot qui dit que toute la chaleur fournie au cycle par la source chaude ne peut être transformée en travail : une partie doit être cédée à la source froide. Le principe est indiscutable mais contournable : en mettant en série les deux générateurs de sources qui, eux, ne sont pas soumis au principe de Carnot, on recycle dans la source chaude la chaleur cédée à la source froide. On raisonne alors sur un rendement théorique de 100 % ; ça ne marche pas avec les moteurs à combustion interne, et il faut réunir certaines conditions pour que ce soit possible. Nous n'avons trouvé pour l'instant qu'une solution, avec un cycle d'Ericsson, mais je suis sûr qu'il y en a d'autres. Un prototype est en cours de construction.

2. Les physiciens disent que la chaleur est une forme dégradée de l'énergie alors que c'est l'énergie mécanique qui est dégradée : si je monte avec ma voiture au sommet du Mont-Blanc, je peux récupérer à la descente l'énergie que j'ai dépensée à la montée. Tout va bien, nous sommes dans un cas de figure conforme aux principes thermodynamiques. Mais si je fais un aller-retour au supermarché à l'horizontale, je dégrade de la chaleur en travail inutile, le système se retrouvant à son état initial. Si on isole thermiquement un système, Paris par exemple, les va-et-vient incessants à l'horizontale vont le refroidir irrémédiablement sans qu'il soit mécaniquement modifié parce qu'une partie du pétrole qu'il contient sera transformé en travail plutôt qu'en chaleur.

Les questions rencontrées nous ont amenés à étudier des savoirs aussi variés que la diététique pour définir nos plans de culture et d'élevage, le droit pour définir notre statut juridique et fiscal dans la société française, la thermody-

namique pour imaginer des moteurs nouveaux, l'électronique pour la régulation automatique de nos machines à partir de composants récupérés dans des vieux téléviseurs, le filage au rouet pour faire des pulls-over avec la laine de nos moutons, etc.

Dans l'utopie de Sonn, les *lieux* sont équipés de telle manière que les générations puissent s'y succéder en se transmettant les savoirs et les savoir-faire, et puissent refaire le matériel qui s'use ou se casse.

Nous avons donc constitué une bibliothèque technique d'ouvrages du XVIII^e siècle à nos jours, notamment l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert en fac-similé, des ouvrages de la fin du XIX^e siècle qui a été particulièrement inventif, des bouquins traitant des techniques *ersatz* utilisées pendant les guerres mondiales particulièrement faciles à mettre en œuvre, et surtout des manuels pratiques des nombreux métiers d'autrefois : manuel du savonnier, du tourneur, du conducteur de chaudières à vapeur, du fabricant de peignes et boutons, etc. Tous les savoirs et savoir-faire que nous avons acquis proviennent de cette bibliothèque.

Parallèlement nous avons acheté pour une bouchée de pain à une vente de matériel de l'Etat toutes les machines nécessaires pour fabriquer des machines, donc capables de se reproduire elles-mêmes. Pour abriter ces machines, nous avons démonté d'anciens logements de harkis sur un terrain communal, et les avons remontés autour des machines, celles-ci étant trop grandes pour passer par les portes. Il a fallu apprendre à se servir d'un tour, d'une fraiseuse, d'une rectifieuse...

Pour fabriquer l'électricité nécessaire à ces machines, nous avons accouplé un moteur de Ford Anglia et un alternateur provenant de l'armée américaine en Allemagne. Entre le militaire américain et la vieille anglaise, le courant passait bien. Mais le moteur consommait de l'essence. Nous avons alors fabriqué un gazogène, appareil qui transforme le bois en gaz et qui était en usage pendant la dernière guerre mondiale. Nous avons un bouquin de 1942 sur la question qui commence par cette phrase : « La femme enfante dans la douleur, les peuples dans l'épreuve ». Quelle époque épique ! Nous avons donc produit notre électricité à partir du bois.

Nous en avons profité pour mettre le gazogène sur une remorque derrière un fourgon et sommes allés nous promener sur la route sans essence. Ce moment a été pour nous une émancipation mentale. Après avoir constaté qu'on pouvait même se passer des émirs, nous n'avons plus eu peur de rien.

Nous voulions par exemple faire de la sérigraphie, et il nous fallait une base à vide, machine très chère qui aspire le papier par un grand nombre de trous pour le maintenir à plat. Après avoir demandé leur documentation à tous les marchands de bases à vide de Paris, nous avons fait une synthèse des différents modèles proposés et l'avons fabriquée de toute pièce à partir de matériaux de récupération. Il a fallu percer 5 000 trous. 3 jours. Elle semblait sortir du magasin, et marchait très bien.

Le nucléaire ou la bougie, disent EDF et les braves gens. Comme entre deux maux il faut choisir le moindre, nous dînons aux chandelles comme dans les restaurants de luxe. Nous les fabriquons (400 dans la journée) par trempage comme les cierges des églises, à partir de paraffine qui est un sous-produit du raffinage du pétrole. Cette solution est donc provisoire pour nous, parce que non généralisable.

Nous avons étudié toutes les sources d'énergie existantes (sauf le nucléaire, allez donc savoir pourquoi) en distinguant *énergies renouvelables* c'est à dire nouveaux marchés, et *énergies alternatives* c'est à dire décentralisables. Les cellules photovoltaïques des multinationales, les éoliennes à 23 000 € et les chaudières à bois à 5 000 € ne sont pas alternatives, ni les microcentrales hydrauliques à 13 000 € (c'est le prix qu'un fabricant italien m'a proposé récemment pour une puissance de 4 kW ; nous sommes en train d'en fabriquer une équivalente qui nous coûtera moins de 300 €, génératrice et régulation comprises).

Nous avons donc opté pour la biomasse, qui est de toute façon la seule source décentralisable possible pour les transports. Mais sous quelle forme ? L'utilisation comme carburant de l'huile de colza ou de tournesol est une insulte à ceux qui ont faim, car la forêt demande 400 fois moins au sol que les champs pour produire la même biomasse. Le biométhane et les alcools causent une perte d'1/3 du carbone manipulé sous forme de dioxyde lors de la fermentation, ce qui diminue d'autant le rendement de la filière. Reste donc le bois.

Or les *lieux* selon Sonn sont des sites boisés dans lesquels sont taillées des clairières cultivées. La proportion entre terres et forêts est d'environ 1 à 10. La forêt, habitat naturel des ruminants, est pâturée. Elle produit donc à la fois les protides animaux (ce qui rend caduc l'argument classique des végétariens qui dit qu'il faut 7 fois plus de surface cultivée pour produire de la viande que pour produire des protides végétales), le bois d'œuvre (construction et mobilier), la chimie organique (on obtient par distillation du bois, simplement, environ 400 molécules différentes, semblables à celles qu'on tire du pétrole) et l'énergie, qui se trouve ainsi intégrée à la question agricole.

En fourrant un serpent dans un poêle ou une chaudière qu'on relie à un vieux moteur de tondeuse à gazon transformé en machine à vapeur, accouplé à un alternateur, et en reliant l'échappement à un radiateur pour condenser la vapeur, on produit de l'électricité en se chauffant. Produire son électricité soi-même à partir du bois est donc à la portée de n'importe quel antinucléaire de base, à peu de frais. Ce qui supprimerait cette curiosité française : comme les pronucléaires sont minoritaires, ce sont surtout les antinucléaires qui financent les centrales en payant leur redevance EDF.

Ceux qui critiquent le développement préconisent des mesures masochistes (sens de la mesure, décroissance, restrictions, frugalité, autolimitation...). L'utopie de Sonn propose un autre mode de vie dont naissent d'autres besoins, d'autres désirs, qui peuvent être assouvis sans excéder les possibilités des sites. Bien que vivant avec 150 € par mois par personne, nous ne manquons de rien. Le pouvoir d'imaginer remplace le pouvoir d'achat. Exemple matérialiste : nous fabriquons tous les 2 à 3 jours des boissons gazeuses (3 sortes, et 7 ou 8 parfums différents) qui valent bien le célèbre soda étazunien dont rêvent les habitants du Sahel.

On ne peut pas tout faire soi-même sans s'associer. La famille est une unité sociale insuffisante. On est très vite submergé par l'ampleur de la tâche. Nous avons eu l'occasion de vérifier la théorie de Sonn : moins on est, moins on fait des économies d'échelle ; plus on est, plus on risque de tomber dans le collectivisme, pouvoir de tous sur chacun, émergence d'un intérêt collectif distinct des intérêts individuels (certains aiment ça). Huit à dix personnes, sans compter les enfants, les handicapés et les vieux comme moi, est un optimum.

C'est alors qu'apparaît un problème de haute technologie : la coexistence pacifique de tout ce petit monde, savoir que nous n'avons pas fini de nous réapproprier...

Conclusion : l'écologie personnelle

Se réapproprier le savoir n'est qu'un moyen pour se réapproprier le milieu au sens écologique. Car s'il est vrai, comme le veut la phénoménologie, que la conscience est toujours conscience de quelque chose, alors ceux qui décident de notre milieu construisent notre conscience, ce qui est inacceptable.

Nous avons adopté l'utopie de Sonn, non pas parce que nous n'avons pas assez joué au Meccano dans notre enfance, mais parce qu'elle nous est apparue comme le seul moyen de reconquête de la souveraineté du sujet sur son vécu.

La question du sujet, ce qu'est un sujet dans le monde, est la question première, car l'idée que les humains se font d'eux-mêmes façonne la surface de la planète. L'idée que les Talibans se font d'eux-mêmes bouleverse le sort des femmes afghanes. L'idée que les Américains se font d'eux-mêmes...

La psychologie étudie le sujet en considérant le milieu comme donné. Une science symétrique est possible qui considère le sujet comme donné et étudie le milieu en tant que vécus possibles.

C'est cette écologie personnelle qui fait l'objet de notre recherche, à travers l'utopie de Sonn.

P-S : le philosophe inuit Aper Sonn n'est pas un individu mais un jeu de mots qui désigne un moyen de vivre sans nuire, aux autres, à la planète, aux générations futures.